

# LE JOURNAL QUOTIDIEN

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.163 — QUARANTIÈME ANNÉE — LUNDI 15 NOVEMBRE 1915  
LE NUMÉRO 5 CENTIMES  
75, Rue de la Darse, 75 — Marseille

## ANNONCES

Annouces Anglaises, à la ligne : 1 fr. — Réclames : 1.75 — Fails divers : 3 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. — Chronique Locale : 10 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

## ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard  
et Basses-Alpes..... 5 fr. 6 Mois 17 fr. 1 An 30 fr.  
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 11 fr. 20 fr.  
Étranger (Union postale)..... 9 fr. 17 fr. 30 fr.  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## L'imposture de Francfort

Les Alliés luttent pour arriver à détruire ce monstrueux militarisme allemand qui, depuis quarante-cinq ans, pèse d'un poids si lourd sur l'Europe et avec lequel il n'y a plus de conciliation possible. Du moins le croyait-on. Et c'était presque devenu un lieu commun que de l'affirmer. Mais il paraît que la vérité est toute autre. Le seul danger qui menace l'Europe, c'est le militarisme des ennemis de l'Allemagne; l'Assemblée générale du Centre catholique allemand vient de le proclamer sur un ton qui n'admet pas de réplique...

L'ordre du jour qui vient d'être voté à Francfort par cette assemblée réclame, en effet, que la pauvre Allemagne soit garantie contre le militarisme agressif des pays alliés. « Le devoir mondial en présence duquel se trouve le peuple allemand, déclarent les catholiques d'outre-Rhin, exige une pleine liberté d'action pour ses forces dans la patrie, sur la mer libre et outre-mer. La condition extérieure pour un développement fertile du peuple allemand consiste, comme les expériences de la guerre mondiale l'ont clairement démontré, dans une garantie plus sérieuse contre les plans d'annexionnisme militaire et économique de nos ennemis. » Et ils ajoutent : « Les sacrifices redoutables imposés par la guerre à notre peuple exigent une protection effective de notre pays à l'Est et à l'Ouest, qui fasse perdre aux ennemis la tentation de nous assaillir de nouveau et qui garantisse d'une façon durable l'approvisionnement économique de notre population toujours croissante. »

Que dites-vous du langage tenu par ces apôtres ?

Ainsi, ce sont les Alliés qui prétendent imposer leur hégémonie militaire à l'Allemagne ! Les sujets du kaiser ne sont que de faibles enfants qui se sont trouvés surpris par l'agression odieuse de leurs pères ennemis de France, de Russie, d'Angleterre et de Belgique. Tout le monde sait que l'Allemagne n'avait jamais songé à la guerre et qu'elle ne s'y était préparée en aucune façon. L'Allemagne vivait tranquillement dans un rêve idyllique de paix perpétuelle. Elle ne demandait qu'à continuer, ne se souciant même pas de doter d'une protection fortifiée ses frontières de l'Est et de l'Ouest. Mais des méchants sont venus qui, armés de pied en cap, ont formé l'abominable projet de troubler cette quiétude. Alors, voilà que les Allemands se réveillent pour s'écrier : « Luttons jusqu'au jour où il sera possible d'obtenir une paix qui nous garantisse dans l'avenir contre le militarisme de nos ennemis ! »

C'est ainsi que l'on écrit l'histoire à Francfort. Et ceux qui ne reculent pas devant l'ineptie de telles impostures sont les chefs des catholiques allemands, c'est-à-dire des hommes qui prétendent parler au nom de la foi la plus scrupuleuse et au nom de la morale la plus pure !

L'Assemblée de Francfort a, en effet, le front de placer ses grotesques mensonges sous l'invocation divine. Elle réclame l'aide de Dieu en même temps que la « protection fortifiée » de ses frontières... Elle exprime le vœu que soit développé « le culte attentif des forces éthiques religieuses, parce qu'elles sont la raison de la véritable grandeur de l'Allemagne et le moyen d'obtenir la protection de Dieu pour tous les admirables succès des actes héroïques allemands ». Et elle conclut en ces termes édifiants : « Ce que les princes et les citoyens, l'armée et la flotte de l'Allemagne, ce que les travailleurs et les travailleuses ont accompli nous remplit d'un sentiment de reconnaissance éternelle et nous donne la confiance heureuse que nous parviendrons, avec l'aide de Dieu, à obtenir la victoire finale pour le bien et l'honneur de l'Allemagne. »

Ce répugnant mélange de fourberie et de religion apparaît décidément comme l'une des choses qui caractérisent le mieux la mentalité germanique.

Les Boches appellent infatigablement leur vieux dieu au service de leurs mensonges aussi bien qu'au service de leurs crimes. Ils éprouvent une sorte de joie sadique à fournir continuellement leur vieux dieu dans leurs impostures les plus grossières et les plus viles, comme pour les lui faire endosser. Mais si puissant soit-il, ce vieux dieu-là ne réussira pas à donner créance à la monumentale imposture de Francfort !

CAMILLE FERDY.

## Pourra-t-on cueillir les olives ?

Le ministre de l'Instruction Publique, d'accord avec son collègue de l'Agriculture, vient de décider que pour faciliter la récolte des pommes dans les régions cidricoles, les enfants des écoles communales seraient, chaque après-midi, mis à la disposition des cultivateurs et propriétaires qui les demanderaient. Et cela en vue de remplacer la main-d'œuvre absente du fait de la mobilisation. On ne peut que louer cette initiative qui ne fait en Normandie et mettra à la disposition des intéressés les enfants des écoles en

vue de faciliter la cueillette des olives, précocement mûres cette année ? L'huile est appelée, dans nos régions, à pallier une partie des pertes viticoles et il y va des intérêts de notre agriculture qu'on ne néglige rien de ce qui pourra aider à cette récolte. Cela est d'autant plus nécessaire que le problème se pose de plus en plus ardu et que dans certaines communes on se demande comment et par quels moyens on va pouvoir cueillir les olives assez nombreuses sur divers points. Nous pensons que les pouvoirs publics, préoccupés à leur tour, de cette question, vont la solutionner d'urgence dans le même sens que pour les régions cidricoles.

## PROPOS DE GUERRE Les Cafards

Après avoir condamné la lettre de recommandation, est-ce que le général Gallieni ne fera rien contre la lettre anonyme ? Je ne dirai pas, comme Calino, que les auteurs en devraient être punis, on ne peut rien contre le néant, mais il y aurait une bonne chose à faire : décider que les lettres anonymes qui ont pour but la délation contre des citoyens français, quand elles n'ont pas pour objet un fait précis intéressant directement la Défense nationale, seront impitoyablement brûlées.

Un officier supérieur attaché au cabinet du président ministre de la Guerre disait récemment, au cours d'un dîner, à son voisin de table : « On reçoit, sur Saint-Dominique, plus de cent lettres anonymes par jour. » Je n'ai pas osé demander à cet officier quel cas l'on faisait de ces basses dénonciations, dont les neuf dixièmes sont d'immenses calomnies, mais le gage que nous avons eu est de déclarer que ces lettres anonymes sont un véritable scandale public.

Le capon qui n'ose se nommer a bas d'une lettre, se fait volontiers le porte-parole de l'opinion publique ; il tient à rendre ses voisins complices de sa vengeance personnelle, et donne à sa lâcheté le masque du courage, n'hésite pas à déclarer que ces lettres anonymes ont pour but de déshonorer tout haut ce que tout le monde admire tout bas.

La lettre anonyme, quelle arme merveilleuse pour se débarrasser d'un ennemi, d'un gêneur, c'est le coup de poignard dans l'obscurité, car l'abominable de la lettre anonyme est que celui qui en est victime ne peut même pas se défendre en se justifiant.

Depuis quinze mois, les lettres anonymes pleuvent dans nos administrations tant civiles que militaires. Peut-être doit-on à quelques-unes des révélations intéressantes, mais pour une vérité utile que de mensonges maladroits.

Le général Gallieni nous a débarrassés des punaises, puis-til nous débarrasser aussi des cafards.

ANDRÉ NEGIS

## La question des allumettes

Sommes-nous menacés de manquer d'allumettes ? Depuis quelques mois, l'Italie vend à nos combattants des allumettes de production américaine qui donnaient pleine satisfaction au public, de superbes allumettes longues, à la tige arrondie et qui prenaient feu à la tige plus courte et à la tête noire, furent également mises en vente. Or, les usages et les autres vont s'épuiser. Et nous en revenons aux allumettes habituelles, nos meilleurs ouvriers sont partis au front. D'autre part, nos stocks de bois se sont rapidement épuisés. Nous en recevons surtout de Russie par la Baltique. Inutile de vous dire que l'état de guerre a interrompu ce transit. Nous étions donc complètement paralysés, avec une main-d'œuvre réduite à sa plus simple expression, un outillage inutilisé et démunis de la matière première indispensable.

Or, la guerre n'a pas diminué, au contraire, notre consommation d'allumettes. Nous en fabriquons naguère environ 45 milliards par an. Il nous en faut aujourd'hui environ 60 milliards. Il a donc fallu se procurer ailleurs des allumettes, aux Etats-Unis. Ces stocks sont aujourd'hui épuisés à leur tour. Si nous en trouvons d'autres, nous les achèterons... En attendant, nous continuons à fabriquer des allumettes, mais à l'aide de machines que si la fabrication en a été singulièrement réduite, elle n'a pas été interrompue ? Mais, le vous le répète, c'est le bois qui manque. Nous en avons peine pour répondre à la moitié des besoins du pays. Il faut donc en faire venir du dehors, et nous nous adressons pour cela en Suède, en Italie, en Suisse, en Indochine, voire au Japon, et jusqu'en Amérique. Telle est la situation.

## IL Y A UN AN

### Dimanche 15 Novembre

Autour de l'Yser, l'inondation tendue par les Belges atteint Dinmuiden en ruines, occupé par l'ennemi ; actions locales sur le reste du front.

Avance et succès russes près d'Angersbourg et de Johannsburg, en Prusse orientale ; aux environs de Soldau et de Nendenburg, entre Plock et la Wartha, sur la rive gauche de la Vistule ; en Galicie, sur la rivière Dniestr et dans les Karpathes et sur la frontière persane, où les Turcs sont délogés de Khanessoum.

Sur la Kolobara, retraite des Serbes devant des forces autrichiennes supérieures. Au Transvaal, défilé du chef des révoltés, le commandant Beyers.

Lire à la 4<sup>e</sup> page

## LE DERNIER DES TROUBADOURS

## 470<sup>e</sup> JOUR DE GUERRE

# Communiqué officiel

Paris, 14 Novembre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :  
L'ennemi a fait exploser un fourneau de mines dans la région de Frise (ouest de Péronne), et a essayé d'en occuper l'excavation. Il a été repoussé après une lutte assez vive.

Nous avons exécuté un tir efficace sur la gare de Chaulnes. Nuit sans incidents sur le reste du front.



UN GROUPE DE POILUS DU MIDI APPARTENANT AU 6<sup>e</sup> BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS EN ALSACE

(Parmi eux, M. Victor Jaquet, ex-conseiller municipal de Ceyreste, et M. Liotard, receveur bureauiste à Corbillon)

## Types et Choses de Guerre

### LA TRANCHÉE

Dés tranchées, Novembre 1915.

Qu'a-t-on fait de toi, préhistorique tranchée de nos débuts, morte de terre retournée qui prétendais écarter la mort ?

Qui, j'ai connu jadis, dans une sage lenteur, et par une longue évolution, tu es venue à cette organisation formidable et complexe qu'est une tranchée moderne. Tu es née, humble, dans les fesses hautes, l'époque où l'on se blottissait encore d'enfouir au fond d'un trou l'éblouissant panache de la bravoure française.

Aujourd'hui, ça enfout... et comment ! L'abri individuel, oh ! ce n'était pas grand chose : quelques centimètres de terre grattés au sol, sur une longueur d'un à deux mètres, sur une largeur de cinquante centimètres, cette terre accumulée en avant pour former un petit tas... derrière, un homme couché à plat ventre, le sac sur la tête... et voilà !

Quelques fois cela tournait mal, évidemment. C'était quand l'abri individuel a sauvé bon nombre d'existences.

Beaucoup au début, avaient perdu leurs outils portatifs qu'ils considéraient comme inutiles. Mais quelques jours plus tard, il leur était venu à l'esprit que la terre avant le combat, avec des bouts de bois, des gamelles, des quarts, avec leurs doigts. Ça ne traînait pas, et puis, ça pouvaient servir à grand orchestre, les fesses hautes, les fesses ou parfois les 75 plantaient leur semis de balles rondes. J'ai vu un brave garçon qui criait un jour d'une voix rauque, lamentable : « J'ai un obus dans le dos ! » J'ai reçu un coup de canon dans le dos ! De fait, il avait dans le dos un obus qui avait traversé son dos, et des airs était venu lourdement s'y poser, le plaquant dans son abri individuel. Je lui enlevai le tout, sac et culot. Il se machait la langue dans le dos pour chasser l'obus, machant.

Lorsque nous étions avancés, que l'ennemi, après la Marine, reculait, nous pûmes souvent constater le spectacle suivant : du côté Sud, des abris individuels dont certains gardaient l'empreinte des occupants. En avant, du côté Nord, des tranchées profondes d'un mètre, avec parapet... Les abris individuels, c'était pour nous.

On se décida peu à peu à faire des éléments plus profonds. Mais on y était mal, et dans les cas de combat à grand orchestre, on s'en servait comme de siège. Assis sur le rebord, nous bavardions jusqu'au moment où les balles, ou les marmittes nous forçaient à rentrer précipitamment dans notre trou. D'ailleurs, pour y aller il fallait bien passer les terre-pleins. On prenait son élan, on était raté par une balle et on sautait dans la tranchée, ordinairement sur le ventre du camarade qui, au fond, mollement allongé sur le dos, rouplait. Ensuite ce fut la période des boyaux d'accès. Oh ! pas bien longs ! Puis on construisit des abris : une toile mince avec quelques poches de terre dessus, la porte formée d'une toile de tente. Cela était enfin presque habitable.

Et tout un coup, transformation radicale — une organisation d'ensemble, des matériaux de construction, des directeurs de travaux. Les tranchées devaient fortifier, et s'en servir comme de siège. Assis sur le rebord, nous bavardions jusqu'au moment où les balles, ou les marmittes nous forçaient à rentrer précipitamment dans notre trou. D'ailleurs, pour y aller il fallait bien passer les terre-pleins. On prenait son élan, on était raté par une balle et on sautait dans la tranchée, ordinairement sur le ventre du camarade qui, au fond, mollement allongé sur le dos, rouplait. Ensuite ce fut la période des boyaux d'accès. Oh ! pas bien longs ! Puis on construisit des abris : une toile mince avec quelques poches de terre dessus, la porte formée d'une toile de tente. Cela était enfin presque habitable.

C'est là aussi que l'on peut tout à coup sauter en l'air, si une mine explose.

C'est être que la tranchée de deuxième ligne est un lieu de délices. Pas toujours cependant, car sur elle que s'acharnent surtout les marmittes et beaucoup de réservoirs pour principe de la première ligne. Question de prudence.

Dans la deuxième tranchée, dormant, pendant le jour et lorsque tout est calme, ce qui est travaillé toute la nuit, on voit venir, crépuscule. Les petits postes sont gardés par quelques hommes seulement.

Les poilus sont dans des abris, le plus souvent solides, faits de toile, d'acier et de terre, ou mieux encore dans des abris souterrains. Là, pendant la nuit, ils dorment ou font des bagues. Dans cette tranchée, vit normalement une population presque partout formée de réservistes, des généraux, des officiers, des téléphonistes et agents de liaison, d'infirmiers avec quelques brancardiers, parfois aussi d'un officier d'artillerie observateur.

Tout un réseau téléphonique file par des boyaux qui serpentent vers la troisième ligne formée par d'autres et d'autres tranchées où vivent les réserves des généraux, des brigades, d'autres médecins, d'autres téléphonistes, des territoriaux, que sais-je encore ?

Mais déjà, l'on est à cinq cents mètres des Boches. C'est l'arrière qui commence.

PAUL EMMANUEL

## IMPRESSIONS D'OFFICIERS BOCHES

Troyes, 14 Novembre.

Il est passé en gare, un convoi de prisonniers allemands, comprenant une trentaine d'hommes venant du front de Champagne.

J'ai remarqué dans ce convoi la présence de deux officiers très jeunes ; ils représentaient le type du hobereau allemand. J'ai été pour une fois surpris de constater qu'ils ne se sont pas cachés derrière les rideaux. Celui qui paraissait le plus âgé m'a parlé de la ville de Troyes qu'il a eu — ma foi dit — l'occasion de visiter au cours de ses voyages en France. C'est une ville industrielle, beaucoup d'Allemands venaient y travailler pour apprendre la bonneterie, m'a-t-il dit.

J'ai demandé à cet officier les raisons de ses voyages en France. Bien entendu, il les a évités pour lui. Par politesse, il m'a le conciquement répondu qu'il avait voyagé chez nous dans le but de s'instruire !

L'autre officier est un familier de Paris dont il dit naturellement beaucoup de bien. Tous deux paraissent un français très pur. J'ai voulu savoir leurs impressions sur l'issue de la guerre. Ils reconnaissent formellement le succès de nos offensives de Champagne ! Malgré cela, disent-ils, nous considérons que la victoire est encore possible pour nous. Seulement ce sera long, très long. Votre artillerie, votre armement s'améliorent chaque jour. Vos réserves de munitions doivent être colossales. « Je suis à juger par le bombardement terrifiant que vous nous avez fait subir à Tahure ! Nous ne pensions pas qu'il fut humainement possible de nous en déloger. Sans doute, à présent, notre situation ne vaut pas celle du début. Si elle est critiquée, nous nous en sommes fait la considération pas comme perdue ! »

Vous avez donc, quand même, l'espoir de la victoire ? Vos soldats ne sont pas de la plus belle espérance ?

« Nous ne l'ignorons pas, certes, répondent les deux officiers, les lèvres plissées d'une mauvaise humeur. Le peuple allemand commencent à se décourager parce que la vie devient difficile pour lui. Le beurre, la viande, le lait sont à des prix très élevés. Le prix des pommes de terre a augmenté d'environ 40 %. Mais, comme s'il voulait revenir sur ces confidences qu'il juge peut-être regrettables, mon interlocuteur se ressaisit, il ajoute : « Cette misère qui sévit en Allemagne, la France la subit aussi, et puis, si nous éprouvons des échecs sur le front occidental, nous sommes victorieux partout ailleurs. L'Allemagne n'est donc pas en si mauvaise posture que vous pourriez le penser. Autre que nous, nous avons le droit d'espérer le succès final. »

## LA GUERRE

### Les Intrigues austro-allemandes auprès du roi Constantin

### La flotte alliée est prête à intervenir pour inspirer au roi de salutaires réflexions

Paris, 14 Novembre.

Le ministre des Finances a reçu, hier, le commandeur Pogiani, administrateur délégué de la Banca Italiana di Sconto, de Rome, qui lui a entretenu de diverses questions financières économiques où se trouvent actuellement intéressées l'Italie et la France. L'entretien fut cordial.

M. Ribot exprima sa plus vive sympathie pour nos voisins alliés et son désir de voir se développer de plus en plus leurs relations d'affaires et d'amitié.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 14 Novembre.

Aucun fait militaire saillant n'est à noter aujourd'hui sur notre front. Action habituelle d'artillerie violente de part et d'autre. En Russie, même calme au centre ; efforts réciproques aux deux ailes, avec avantages locaux de nos alliés.

En Italie, les troupes du général Cadorna déploient toujours une grande activité.

Depuis les premiers jours de novembre, les armées ont remporté une suite de succès qui peuvent se résumer ainsi :

Dans la région du lac de Garde, elles ont occupé Marco, au sud de Rovereto, pendant qu'à leur droite, elles s'emparaient de la crête qui, de Lugna-Torta descend vers Lizzana. On voit que les Italiens ont enlevé de près la ville de Rovereto, en même temps qu'ils attaquent les fortes positions autrichiennes près de Folgaria, à huit kilomètres au nord-est de Rovereto.

Dans la région de l'Insonzo, on se bat avec des alternatives de succès sur les hauteurs nord-ouest de Gorizia, près d'Oslava et sous la crête de Calvario.

Sur le Carso, les Italiens, après des efforts opiniâtres, poursuivis depuis le mois dernier, sont arrivés près de Roschni.

Evidemment, et l'on rapporte ces actions très pénibles et très méritoires en soi, à l'ensemble du théâtre de la guerre, elle peuvent s'apparenter que comme secondaires. En réalité, elles témoignent de la vaillance de nos alliés, qui ont prouvé des plus sérieuses qualités militaires.

Leurs succès, si appréciables qu'ils soient, ne correspondent pas à leurs sacrifices, parce qu'ils opèrent dans une région où les difficultés sont inouïes. C'est une raison de plus pour que, sans abandonner la lutte de ce côté, on ti leur est facile de briser toutes les offensives que les forces autrichiennes pourraient tenter, ils interviennent sur un théâtre nouveau.

Il devient oiseux et profondément pénible d'insister sur la nécessité d'une action immédiate générale et formidable de toutes les armées alliées dans les Balkans. Le temps que nous perdons actuellement peut nous coûter cher. Tous les peuples de l'Entente en sont convaincus.

Pourquoi les gouvernements marquent-ils tant d'hésitations et procèdent-ils avec une si invraisemblable lenteur ?

C'est là, sans doute encore, un des mystères de la diplomatie. Cette dernière nous donne un nouveau spectacle de ces jeux de cache-cache qui ne sont pourtant plus de mise après les déconvenues amères qu'ils nous ont values.

On a vu les déclarations du ministre de France à Athènes protestant de notre désir de ne pas nous immiscer dans les affaires de politique intérieure de la Grèce. L'avoue ne pas comprendre, et je m'aperçois que ma surprise est partagée par une partie de la presse française.

Les affaires intérieures de la Grèce ne nous intéressent pas, c'est entendu, mais le roi Constantin se préoccupe surtout de la politique extérieure, et il faudrait être aveugle pour ne pas voir que c'est dans un esprit et dans un sens favorable à son impérialisme.

Nous avons déjà roulé une fois par les souverains boches des Balkans, c'est déjà trop, et la France doit tenir à Athènes un autre langage que celui qu'elle a tenu jusqu'ici.

MARIUS RICHARD.

## L'Emprunt national

### L'ACTION DES INSTITUTEURS

Paris, 14 Novembre.

Dès le dépôt du projet de loi sur l'emprunt national, le ministre de l'Instruction Publique, par une circulaire aux recteurs, a fait appel à la collaboration des maîtres de l'Université.

Par des conférences ou des causeries faites en classe et dont l'écho ne manquera pas de parvenir aux familles, les membres de l'enseignement s'attachent à démontrer l'importance de ce nouveau devoir que la France est appelée à remplir.

Cette campagne ne pourra que gagner en méthode et en efficacité, si elle est dirigée d'établissement prend soin de partager la tâche entre ses collaborateurs et de provoquer entre eux des réunions et des échanges de vue dont bénéficiera l'œuvre commune.

En cette circonstance, comme toujours, il est permis d'attendre beaucoup des instituteurs qui, par le nombre de leurs élèves, par l'autorité et la confiance dont ils jouissent, pourront exercer une action personnelle particulièrement féconde.

C'est à eux surtout qu'il appartiendra de faire valoir les raisons non seulement d'intérêt privé, mais d'ordre moral et national, qui doivent inciter les Français à entendre ce nouveau appel.

Leur propagande sera discrète, mais toujours active et inspirée par un patriotisme éclairé.

En demandant aux membres de l'enseignement de votre ressort leur contribution au succès de l'emprunt, vous voudrez bien les remercier du concours qu'ils ont déjà apporté à l'Etat en donnant à leurs élèves et à leurs concitoyens tous les conseils utiles pour faci-

lité l'échange de la monnaie d'or contre les billets de la Banque de France. Leur tâche en cette matière n'est pas encore terminée et leur initiative trouvera encore à largement s'exercer dans l'intérêt de la défense nationale.

## Les Allemands se savent incapables de briser le front français

Londres, 14 Novembre.

On télégraphie de Salonique au Daily Chronicle : Un jeune Turc, fils de Hamdi bey, vient d'arriver à Salonique après un séjour de cinq mois à Munich. Il a dépeint en ces termes l'état de l'opinion allemande :

« Bien qu'ils aient une conviction inébranlable dans leur victoire finale, les Allemands sont persuadés qu'il leur est impossible de briser le front français. Ils pensent qu'il serait dangereux de s'enfoncer en plein hiver au cœur de la Russie. Ils ont résolu de retirer une partie de leurs forces du front oriental, pour les utiliser dans les Balkans. »

## LA GUERRE EN ORIENT

### L'Attaque contre la Serbie

#### Communiqués officiels serbes

Paris, 14 Novembre.

La légation de Serbie nous transmet les communiqués officiels suivants, reçus aujourd'hui :

11 NOVEMBRE. — Sur le front Nord, après des combats acharnés, nos troupes se sont repliées en bon ordre devant l'ennemi numériquement supérieur sur la ligne des positions Troglaw-Magitch-Alexandrovatz-Vatrohatz.

Près d'Ivagnitza, aucun changement.

Sur le front Est, toutes les attaques de l'ennemi ont été repoussées.

Le front Est comprend la rive gauche de la Morava du Sud, de la Binatchka-Morava et l'entrée Nord du district de Katchanik, que les forces autrichiennes pour- raient tenter, ils interviennent sur un théâtre nouveau.

Il devient oiseux et profondément pénible d'insister sur la nécessité d'une action immédiate générale et formidable de toutes les armées alliées dans les Balkans. Le temps que nous perdons actuellement peut nous coûter cher. Tous les peuples de l'Entente en sont convaincus.

Pourquoi les gouvernements marquent-ils tant d'hésitations et procèdent-ils avec une si invraisemblable lenteur ?

C'est là, sans doute encore, un des mystères de la diplomatie. Cette dernière nous donne un nouveau spectacle de ces jeux de cache-cache qui ne sont pourtant plus de mise après les déconvenues amères qu'ils nous ont values.

On a vu les déclarations du ministre de France à Athènes protestant de notre désir de ne pas nous immiscer dans les affaires de politique intérieure de la Grèce. L'avoue ne pas comprendre, et je m'aperçois que ma surprise est partagée par une partie de la presse française.

Les affaires intérieures de la Grèce ne nous intéressent pas, c'est entendu, mais le roi Constantin se préoccupe surtout de la politique extérieure, et il faudrait être aveugle pour ne pas voir que c'est dans un esprit et dans un sens favorable à son impérialisme.

Nous avons déjà roulé une fois par les souverains boches des Balkans, c'est déjà trop, et la France doit tenir à Athènes un autre langage que celui qu'elle a tenu jusqu'ici.

Il devient oiseux et profondément pénible d'insister sur la nécessité d'une action immédiate générale et formidable de toutes les armées alliées dans les Balkans. Le temps que nous perdons actuellement peut nous coûter cher. Tous les peuples de l'Entente en sont convaincus.

Pourquoi les gouvernements marquent-ils tant d'hésitations et procèdent-ils avec une si invraisemblable lenteur ?

C'est là, sans doute encore, un des mystères de la diplomatie. Cette dernière nous donne un nouveau spectacle de ces jeux de cache-cache qui ne sont pourtant plus de mise après les déconvenues amères qu'ils nous ont values.

On a vu les déclarations du ministre de France à Athènes protestant de notre désir de ne pas nous immiscer dans les affaires de politique intérieure de la Grèce. L'avoue ne pas comprendre, et je m'aperçois que ma surprise est partagée par une partie de la presse française.

Les affaires intérieures de la Grèce ne nous intéressent pas, c'est entendu, mais le roi Constantin se préoccupe surtout de la politique extérieure, et il faudrait être aveugle pour ne pas voir que c'est dans un esprit et dans un sens favorable à son impérialisme.

Nous avons déjà roulé une fois par les souverains boches des Balkans, c'est déjà trop, et la France doit tenir à Athènes un autre langage que celui qu'elle a tenu jusqu'ici.

Il devient oiseux et profondément pénible d'insister sur la nécessité d'une action immédiate générale et formidable de toutes les armées alliées dans les Balkans. Le temps que nous perdons actuellement peut nous coûter cher. Tous les peuples de l'Entente en sont convaincus.

Pourquoi les gouvernements marquent-ils tant d'hésitations et procèdent-ils avec une si invraisemblable lenteur ?

C'est là, sans doute encore, un des mystères de la diplomatie. Cette dernière nous donne un nouveau spectacle de ces jeux de cache-cache qui ne sont pourtant plus de mise après les déconvenues amères qu'ils nous ont values.





